

Terminologie et diversité culturelle

Depuis sa constitution en tant que discipline, vers la fin du XIX^e siècle, la terminologie n'a pas cessé d'évoluer sous la pression de nouveaux besoins, de nouvelles situations qui émergent et deviennent dominants au sein de la société. Analysant cette évolution, Loïc Depecker (1998 : 7) distingue trois grandes ères de la terminologie : « La discipline commence à apparaître au XIX^e siècle à la faveur de la révolution industrielle, qui favorise la création des premiers organismes de normalisation technique. À cette époque, la tendance de la terminologie est d'être une *terminologie normalisante* ; il s'agit de se retrouver entre les termes et les objets, et de désigner de façon fiable les différents éléments des produits construits, à construire et à échanger. C'est dans le contexte de la normalisation technique que commencera de se constituer, pendant l'entre-deux-guerres, la terminologie comme discipline en tant que telle. L'intensification des échanges internationaux à partir des années 1950, et la création d'ensembles géolinguistiques, font prendre conscience de la nécessité de soutenir et compléter le travail de traduction par le traitement de terminologies multilingues adaptées. Sous cet angle, il s'agit d'une *terminologie traductive*. (...) S'y ajoute aujourd'hui au moins un troisième aspect : avec l'économie mondialisée et la société de l'information, nous sommes entrés dans une nouvelle ère

de la terminologie : celle de ce qu'on pourrait appeler la *terminologie informationnelle*. » (Depecker 1998 : 7).

Bien que cette analyse ne touche pas du tout aux fondements théoriques de la terminologie en tant que discipline, elle souligne déjà très nettement le conditionnement socio-économique de la terminologie, à la fois dès sa constitution en discipline et dans ses pratiques ultérieures. Or, la théorie classique de la terminologie basée sur les travaux d'Eugen Wüster, a été conçue essentiellement pour satisfaire le besoin de normalisation technique qui constituait l'enjeu majeur de cette époque. En conséquence, est exclu tout ce qui est susceptible d'entraîner une variation aléatoire, notamment, la synonymie, la polysémie, l'individu, la société, la culture. Et même la langue n'est prise en compte que dans la seule dimension d'instrument de communication professionnelle dans le cadre d'un discours contrôlé et institutionnalisé, purgé de toute possibilité d'équivoque. Un tel modèle théorique suppose également que les relations entre les termes et les objets sont non seulement univoques mais aussi immuables, car cette stabilité garantit une meilleure fiabilité des termes. Si de par sa conception même, ce modèle théorique répond bien aux préoccupations de normalisation qui l'ont suscité, il est, sans surprise, incapable de rendre compte de nombreuses observations empiriques relatives aux pratiques terminologiques dans des situations réelles de communication professionnelle, tel

que le fait qu'un même expert puisse traiter un même sujet dans un texte «scientifique» et dans un texte de vulgarisation (avec plus ou moins de «scientificité») selon le public auquel il s'adresse (communication devant ses pairs, publication dans une revue «grand public»). Par ailleurs, il n'est pas rare qu'en dépit des efforts de normalisation, s'installe une double terminologie (une officielle et une autre informelle) dans une même entreprise, un même organisme, etc. Même la polysémie qui est tant pourchassée comme source d'ambiguïté est sournoisement omniprésente, car des domaines entiers comme l'informatique, la biochimie, l'aéronautique etc., exploitent à fond la métaphore comme mode de dénomination et source culturelle de conceptualisation (cf. ici même Rita Temmerman, Oliva Ramavonirina, Edema Atibakwa). Il y avait donc urgence à repenser la terminologie autrement, au moins de façon à rendre compte de la dimension sociale de cette discipline.

La *socioterminologie* a été le premier pas dans cette direction. Mais, calquée sur la sociolinguistique, elle s'est donnée comme objectif d'étudier comment les locuteurs (utilisateurs, sujets, etc.,) réagissent aux termes techniques, les utilisent ou les rejettent, et ce que cela induit comme relation de communication, et comme jeu et enjeu de pouvoir. Dans cette perspective, Emmanuel Aito souligne la nécessité de prendre en considération les besoins terminologiques des langues minoritaires, trop souvent délaissées au profit des langues de plus grande communication.

Bien qu'elle représente déjà un progrès important, la socioterminologie ne remet pas directement en cause les fondements théoriques de la terminologie, pas plus que la sociolinguistique ne se veut une rénovation théorique de la linguistique. Cette direction sera

explorée plutôt par les trois approches théoriques présentées ici, à savoir: la *terminologie sociocognitive* (Rita Temmerman), la *théorie des portes* (Teresa Cabré), et la *terminologie culturelle* (Marcel Diki-Kidiri, Edema Atibakwa). La terminologie sociocognitive place la compréhension d'un texte de spécialité au cœur de sa démarche et redéfinit le terme comme «unité de compréhension». Celle-ci, contrairement au «terme» de la théorie classique, a une valeur communicative contextuelle et entre dans plusieurs réseaux conceptuels, sémantiques, lexicaux, syntaxiques, diachroniques et pragmatiques. La *théorie des portes* abandonne l'idée d'une théorie générale de la terminologie, qui n'a pu être proposée par Wüster qu'au prix d'une restriction drastique sur l'objet de la terminologie, le terme. En revanche, elle expose une théorie du terme qui rend compte de son caractère polyédrique, et permet son étude par différentes disciplines, chacune avec ses méthodes propres. Ainsi, le terme peut être étudié comme un signe linguistique à part entière (plus besoin de l'opposer au mot), comme une unité de cognition (un modèle conceptuel idéalisé), comme un élément de communication (avec des degrés de compréhension) etc. La terminologie elle-même n'est donc plus qu'un espace de rencontre et d'interaction entre plusieurs disciplines concernées par le savoir, la technologie, et toutes les formes de spécialité. Enfin, avec la terminologie culturelle, la culture d'une communauté humaine donnée est au centre de la démarche. Cette culture se nourrit de toute l'expérience humaine en terme de productions, de savoirs et de savoir-faire de tous genres. Chaque nouvelle réalité est perçue et reconceptualisée de manière à intégrer la culture, et devient à son tour un archétype, une grille d'interprétation pour la compréhension et l'appropriation de nouvelles réalités.

Dès lors, la langue dans laquelle les dénominations se font est la langue commune. Seule sa capacité d'expression est étendue à la prise en charge de nouveaux domaines de spécialités. Le terme est analysé comme signe linguistique ayant trois composantes (et non seulement deux): un signifiant, un signifié (limité ici à la sémantique lexicale) et un concept (ouvert éventuellement sur des classes d'objets). La diversité des cultures est totalement prise en charge par cette approche théorique aussi bien dans l'espace que dans le temps, car une connaissance approfondie de la culture est indispensable pour réaliser des travaux de terminologie dans cette perspective théorique (cf. l'article de Paulette Roulon-Doko).

Nous n'avons pu que résumer très succinctement des communications qui représentent elles-mêmes des années de travaux, en espérant vous avoir donné l'envie d'aller lire les articles ici publiés et si possible les publications des auteurs. La mondialisation est une raison de plus pour défendre la diversité culturelle, comme nous y invite Oliva Ramavonirina.

*Marcel Diki-Kidiri,
Unité mixte de recherche
Langage, langues et cultures
d'Afrique noire,
Villejuif.*